



Valérie Rodrigue

Poupée paradis

roman
Calmann-Lévy



POUPÉE
PARADIS

16° y²
65532

Valérie Rodrigue

POUPÉE PARADIS

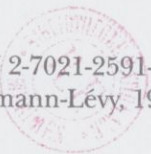
Roman

823
2137076

Calmann-Lévy

*Je tiens à remercier Paul Clerc, maître artisan
embaumeur et, à titre posthume, Louis Vincent
Thomas, thanatologue, pour certaines informa-
tions qu'ils ont bien voulu me communiquer. Et
aussi Jacqueline, Martine, Katia, Emeline, Marie-
Claude, Fred et Séverine...*

ISBN 2-7021-2591-3
© Calmann-Lévy, 1996

A red circular library stamp is located at the bottom center of the page, partially overlapping the ISBN and copyright information. The text within the stamp is partially legible and appears to be from a library collection.

*À Djemila et Simie,
mes grands-mères*

*« Envie de sortir de la grisaille
Envie de soleil sur ma peau
Envie de vivre... »*

KASSAV
Mwen Viré

Place de la République. Les artères des caniveaux sont bouchées de cornets de frites et de sacs Tati. Les passants, tête enfouie dans l'encolure de leur veste, slaloment, se télescopent, puis s'enfuient dans n'importe quelle direction. Une petite fille fredonne « selle de cheval, cheval de course, course en sac ». Elle est assise sur le trottoir, une sandale dans une main et rien aux pieds. Un homme émerge lentement de la bouche de métro. Il porte un pantalon à fines rayures qui flotte sur ses hanches, des mocassins aux talons rongés d'un seul côté et un sac à dos. Un mot le hante : « courage ». Du sac, il sort un bidon d'essence, vide le contenu sur lui, craque une allumette, brûle par le bas et hurle. Le feu trace des arabesques que tout le monde regarde. La place s'est arrêtée, comme une horloge. Et, d'un coup, l'ébullition reprend, les feux passent au vert, les voitures sursautent, les passants s'agitent, un bouchon de curieux noircit les lieux du sacrifice humain, quelqu'un tente d'approcher le pauvre homme, avec des cris désordonnés et des gestes inutiles. Une voix poussiéreuse puise sa force au plus profond de la colère pour balbutier : « Si j'avais su, j'en aurais mis dans la bouche aussi. » Il se débat, comme un noyé, marmonne que ses enfants vivent ailleurs, là où on est égoïste, que sa terre natale est hors de vue, loin derrière les

nuages, là où le soleil brûle comme un four. Les spectateurs amassés autour du foyer restent parfaitement indécis. Une vieille s'arrache les cheveux et répète à la façon d'un disque abîmé : « Comment va-t-on identifier son corps ? Prévenir sa mère ? » Les fourgons des pompiers, de la police et du Samu font siffler leurs sirènes. Un enfant en survêt' pelucheux et casquette de rappeur circule en planche à roulettes. Sur les ordres de la police, il modifie sa trajectoire et, devinant le drame, s'enfuit sans se retourner. L'homme avait une religion, il s'en remet au ciel pour décider du sort de son âme et abandonne pleinement son cadavre aux flammes carnivores.

Une jeune fille, avec des tresses couleur corail, tend son cou et danse d'un pied sur l'autre pour mieux voir. Elle reste là, malgré l'odeur de poulet grillé et le spectacle d'un homme rongé par le feu. Elle regarde, pas écœurée pour un sou, juste médusée qu'on puisse crever si facilement.

Des vagues de commentaires amorcent leur mouvement de balancier : « Quel courage ! », « Quelle lâcheté ! », « Quelle horreur ! », « Identification du corps », « Ça doit faire mal, ouille. » La police refoule la chaîne de nécrophiles, les pompiers enveloppent le corps avant de le charger sur un brancard. L'un d'eux réanime une femme prise de nausées, un second arrose le sol pour éviter que cette indigestion n'indispose quelqu'un d'autre. La fille aux tresses mordille une mèche de cheveux et serre son cabas contre sa poitrine : dans la rue, comme au cinéma, il faut veiller sur ses affaires. L'image se brouille de plus en plus, la police et les pompiers forment un écran d'uniformes sur la place. La foule se dissémine, la

rouquine suit le mouvement à regret, mais se retourne souvent, pour trouver la touche qui permettrait de rembobiner le film et de repasser la scène du suicide. Elle cherche dans sa poche un ticket neuf. Le dernier titre de transport encore valide est en train de se faire broyer par ses molaires. Paris, c'est ça : marche ou crève. Mets-toi bien ça en tête si tu tiens vraiment à forcer les murs de la ville, de Paris la Sanguinaire.

Station République. La fille sort sa carte orange. Dessus, la photo d'une étudiante aux cheveux flamboyants. Joli visage encore plein d'enfance, un côté chien fou, des yeux très clairs et une bouche comme une grosse fraise écrasée. Avec un rien d'exotique dans tout ça. Elle s'appelle Lucie Zemour et vit dans le XX^e arrondissement. Elle prendra une correspondance station Villiers, pour se rendre à l'université des Langues O, porte Dauphine. Bac D en poche, elle a déposé en juin un dossier d'inscription pour un DEUG chinois-japonais, mais hésite entre le japonais et le vietnamien. Lucie aime la langue chinoise, elle peut rester des jours entiers à tracer des idéogrammes auxquels nul n'entend rien sauf un Chinois. Mais des Chinois, on n'en croise pas souvent. Pour les autres, c'est hors d'atteinte ; un langage de psychotique. Pour s'isoler totalement, donc, rien de mieux que du chinois. Le japonais, c'est bien aussi. Avantage du japonais : c'est l'ouverture sur le monde des affaires. Lucie veut faire des affaires. Et jure qu'elle épousera Barnabé. Cela fait trois ans qu'ils partent en vacances à Rimini, sur la côte adriatique, dans un hôtel trois étoiles, pension

complète, il paie tout, et lui promet une balle de 22 long rifle entre les yeux si jamais elle touche un autre homme. Même beau. Barnabé n'est pas beau. Ni sympathique, tout compte fait. C'est facile de s'enticher d'un homme peu aimable. S'il s'en va, ce sera sans regret et même dans un éclat de rire. S'il reste, idem.

Station Victor-Hugo. Une femme en fourrure blanche monte dans la rame et s'installe face à Lucie. De près, on devine quelques poils gris sous la perruque poudrée et la couche de fond de teint pain-brûlé.

« Ça va, mon maquillage ? s'inquiète la voyageuse d'une voix rauque.

— Pas mal », répond Lucie en fixant ses chaussures en feutrine lie-de-vin. Il manque une boucle à la gauche qui tient grâce à une épingle de nourrice.

« Septembre, c'est encore un peu tôt pour sortir son vison, n'est-ce pas ? » remarque son interlocutrice. Lucie hoche la tête. La dame exagérée descend elle aussi au terminus. Ou alors, elle va, elle aussi, à l'université. Ou bien encore, elle exploite ses charmes équivoques au rond-point. Durant tout le voyage, Lucie a contemplé ses mains, ses jolies mains nacrées.

Un jour ou l'autre elles ne seront plus nacrées, elles tomberont en lambeaux, elles deviendront toutes pourries.

Porte Dauphine. Lucie descend en dernier. L'hermaphrodite en fourrure déploie ses longues

jambes gainées de peau de serpent et se dirige effectivement vers le rond-point. Non loin de la station, un bloc de cubes en béton aux fenêtres entrebâillées : l'université. C'est facile, les immeubles alentour sont clairs, stylés et bourrés de terrasses. Dans le hall carrelé de la fac, les étudiants, foultitude d'insectes attirés par la lumière, cherchent salles de cours, emplois du temps et éventuellement, des copains de lycée. Lucie ne repère aucun visage familial. De sa classe de terminale D, personne, à part elle, n'a choisi un cursus linguistique. Il faut bien faire des études. Sinon quoi ? Rien ? C'est mal vu de ne rien faire avant la retraite.

Déjà 8 h 30. Le brouhaha et les mouvements de foule sont interminables et diffus. Aller consulter le tableau d'affichage central pour s'informer du quai, pardon, de la salle où aura lieu le cours de chinois première année. Ou rester bras de plomb et bouche en rond de serviette, à se laisser tanguer au gré du tourbillon. Lucie hésite. Dans sa tête, une valse de phrases sans début ni chute, pêchées au fil des contes enregistrés sur bande magnétique ou des litanies piochées dans les conversations lors des réunions organisées par l'Association des amitiés franco-chinoises : « Nous sommes les bâtisseurs de la Chine », « San Mao le petit vagabond », « M. et Mme Wang Chao sont heureux de vous annoncer la naissance de leur fils Wong ». Elle a un geste agacé de la main, comme pour chasser les mouches. Ce genre de monologue prend souvent son esprit pour un asile psychiatrique. Le chinois l'obsède. C'est une passion sans borne. Comme l'amour fou, sauf que là, pas d'homme en jeu, qui pourrait vous malmener, vous pulvériser, vous

déporter aussi sûrement qu'une île puisque l'amour fait obligatoirement de vous une île. Quelqu'un lui tape sur l'épaule. Elle sursaute violemment, comme un ressort, haïssant par-dessus tout qu'on la touche sans prévenir :

« Qu'est-ce que tu veux, connard ? » crie-t-elle à l'agresseur. C'est un grand gars aux cheveux châtain taillés en brosse avec une longue mèche bicolore qui lui barre la joue. Le même principe que les poupées Tressy, célèbres pour leur chevelure à géométrie variable.

« T'avais l'air dans la lune », répond-il, tout rabougri par cette entrée en matière. Devant l'air hostile de la fille, il s'en va sans ajouter un mot. Lucie le regarde partir, se fraye un chemin parmi le flux d'étudiants et lit sur le panneau central que le cours de chinois première année avec Mlle Li aura lieu, aujourd'hui lundi 10 septembre 1980, salle 312. Lucie a concentré toutes les UV et cours magistraux sur trois jours, pour se libérer le reste de la semaine. Les horaires de ces trois jours : 8 h 30-19 heures. Avec une pause déjeuner de cinquante minutes. Comme ça, pas de surprise.

Un rang de corbeaux amassés autour du tableau d'affichage, tous voilés de noir avec les cheveux rasés ou décolorés, des bouches sombres et des chaussures fourchues. Quelques filles portent des bagues grossières à chaque doigt et des anneaux d'oreilles comme des roues de vélo. Un type en pantalon tuyau-de-poêle se penche pour remonter ses chaussettes qui dégoulinent sur ses chaussures à talons biseautés. Sur un tee-shirt noir, il porte un gilet molletonné sans manches et un brassard avec un dessin d'électrocardiogramme agité et une légende : *Joy Division*. Lucie se sou-

vient. Elle avait lu un entrefilet dans le quotidien auquel son père était abonné : *Le chanteur Ian Curtis, du groupe Joy Division, s'est pendu le 18 mai 1980 dans sa maison de Macclesfield*. Elle a même découpé l'article pour l'apprendre par cœur. Avant ce suicide, Lucie ne connaissait rien du groupe. Depuis, guère plus, à part le fait que Ian Curtis se soit pendu une nuit de grand désespoir, après avoir regardé un bon film à la télé. Elle n'a pas écouté un seul des délires dépressifs des Joy Div'. Chez elle, on trouve l'art de la cithare Qin, la musique instrumentale du fleuve Jaune, les sonneurs et batteurs Chuida, les chansons d'amour made in Hong Kong, mais aucune musique anglo-saxonne. Sa chambre est un musée chargé de moires bleu sourd, de meubles en osier, de nécessaires à calligraphie et d'uniformes de l'Armée populaire de libération. Elle a même installé, dans un angle de la pièce, une petite plaque électrique afin de faire chauffer de l'eau pour ses thés au jasmin quotidiens, sans passer par la cuisine. L'isolement total. Comme dans les pavillons reculés des hôpitaux psychiatriques, où l'on parque les grands malades sans avenir.

Mlle Li est une Pékinoise longue comme un pinceau en poils de martre. Elle annonce le programme du jour aux neuf étudiants assis face à elle :

« Ce matin, initiation à la langue chinoise par l'usage des quatre tons. Il existe quatre façons de prononcer une même syllabe. À chaque ton correspond un sens. Exemple : *ma*. Prononcé au premier ton, ce mot prend le sens de "maman". Au troisième ton, cela signifie "cheval". Un mot chinois peut-être monosyllabique. Ou non.

Exemple : *ma* associé à *shang*, signifie "sur le cheval", c'est-à-dire "tout de suite". »

Les neuf étudiants, un garçon et huit filles, suivent des yeux le mouvement des lèvres rose satin de Mlle Li. On reprend le programme à zéro pour les débutants. Lucie sait bien qu'elle s'ennuiera les premiers mois. Cette avance lui permettra de s'initier au japonais. Pour le moment, elle écrit *I love you* en chinois sur son cahier à spirales et songe à hier soir ; Barnabé et elle ont eu des mots. Elle passait la nuit chez lui. Il vit avec sa mère, actuellement en voyage organisé en Ardèche, avec un groupe du quatrième âge. Le père de Barnabé est mort dans un accident, après quelques heures d'agonie à l'hôpital. Depuis, au moindre bruit, la mère hurle comme une bête malade. Hier soir, en surprenant Lucie le nez dans un miroir, Barnabé a dit : « Tu te crois belle ? » Il a sorti une gâterie aux noix de pécan du congélateur, mais Lucie, la gorge en tête d'épingle, n'a pu en avaler une cuillère. Belle ou moche, comment savoir ? Si elle se regarde autant dans la glace, c'est pour se faire une opinion, pardi. À quoi peut-on ressembler, ou à qui, quand on vient d'une famille fauchée net à la racine ? Tout est resté là bas, quelque part entre Alger et Marrakech. L'histoire de sa famille, les ressemblances entre les uns et les autres, les photos, les morts, les noms même, tout est resté derrière la mer. Toute sa vie, Lucie a entendu dire qu'il ne fallait pas se faire remarquer mais se fondre dans la masse, s'adapter comme un caméléon aux mœurs locales. Alors elle est devenue un caméléon obéissant. C'était le prix à payer pour devenir une vraie petite Française sans histoire.

Après le film télévisé, Barnabé lui a demandé de plier son petit linge au lieu de l'abandonner en boule sur une chaise, puis ils ont eu un rapport aussi bref que parcimonieux. Avant de sombrer dans le coma, il a ajouté : « Demain soir, tu restes chez toi, sinon je n'arriverai pas à réviser pour le DESS. » En lot de consolation, il a promis de téléphoner. Qu'il dise ce qu'il veut ! Il faut toujours mettre entre soi et les autres un gilet pare-balles, ou à défaut un voile, voile de mariée bien souvent. C'est pour toute cette indifférence qu'elle l'a choisi, ce Barnabé, pour tout cet océan d'indifférence. Lucie a hoché la tête, sans bouger ni oser aller se laver. Avoir un rapport sexuel ne la dérange pas spécialement, mais ce qui la dégoûte, c'est le sperme qui coule ensuite sur ses cuisses. C'est dégueulasse. Dégueulasse, c'est tout ce qu'elle a retenu des leçons de sexualité de ce Barnabé. Et dire qu'avant lui, personne ne l'avait encore approchée.

La sonnerie annonce la fin du cours de Mlle Li. Lucie consulte son cahier de textes : « Cours de japonais de 10 heures à 11 heures salle 420. »

Le professeur de japonais, M. Sushi Yakitori, est de Tōkyō. Il explique à la poignée d'élèves, trois filles, deux garçons — le reste de la section étudie le vietnamien — qu'il existe un alphabet en japonais, et que les caractères se tracent avec des rondeurs et des déliés. À l'inverse, l'écriture chinoise est toujours anguleuse. Les deux langues ont certains idéogrammes communs, mais la prononciation est différente. À la fin de la première leçon, les étudiants ont la migraine à cause de toutes ces similitudes et différences.

Midi, fin des cours.

Les étudiants traînent dans les couloirs et vont faire plus ample connaissance à la cafétéria. Lucie, elle, quitte précipitamment les entrailles universitaires. Elle a hâte de retrouver sa chambre, le téléphone posé à côté d'elle et ses oreilles en état d'alerte. Quand il ne vient pas, Barnabé téléphone. Ou le contraire. C'est bon, les repères, et l'équilibre c'est quoi, sinon une enfilade de repères ? En général, leur conversation dure un quart d'heure, jusqu'au générique du journal. Alors il dit : « Bon, on va raccrocher. » Entre-temps, il aura demandé des nouvelles des parents de Lucie et si le père a réservé un court de tennis pour dimanche. Il fait partie de la famille, comme un chien adoptif. Il est toujours pressé de quitter la maison maternelle, à cause de la pression atmosphérique et de la maladie maniaco-dépressive due au veuvage, dicit le médecin de famille. Les parents de Lucie rentreront tard ce soir, comme tous les lundis, ils font un plein de courses à Auchan. Tous deux sont profs d'histoire-géo dans le même lycée. Lucie est pressée de lire le journal de demain. Avec un peu de chance, elle sera sur la photo. Elle imagine le gros titre, *Suicide place de la République, un malheureux s'est immolé*, et dans une autre typographie : *On recherche un témoin qui aurait tout vu*. Alors elle téléphonerait tout de suite au journal, se ferait tirer le portrait, des gens célèbres la remarqueraient et on ferait d'elle la coqueluche du moment, un premier rôle dans un long métrage, qui sait ? Plein d'imbéciles ont commencé comme ça, par le plus pur des hasards.

La famille Zemour vit dans un cinq pièces coquet et ensoleillé au sixième étage d'un

immeuble de caractère dans le XX^e, station Gambetta. Le couple a pris un crédit sur vingt ans, cinq ans plus tôt, préférant rembourser des intérêts que de dilapider l'argent du ménage en loyers. Mais les mensualités sont si élevées que la famille Zemour vit recluse, ne pouvant se permettre de virées le week-end, de safaris boutiques, de restaurants à pedigree. Rien, sauf les yeux pour pleurer, chiner les antiquaires, faire de la bonne bouffe en suivant les recettes des Bocuse, Lasserre, et autres Troisgros. De la bonne bouffe française. Adieu merguez, couscous et bouffées de coriandre, ça pourrait incommoder les voisins bon teint, et ce n'est pas bien d'incommoder les voisins. C'est comme ça qu'on a enterré l'Algérie, tant bien que mal, comme un enfant mort qu'il faudrait oublier absolument si on veut survivre dans la grande et majestueuse métropole.

Arrivée en bas de l'immeuble, Lucie sort de sa rêverie : la R5 gris métallisé de Barnabé est garée en double file. Il attend, un journal déplié sur le volant. D'habitude, il vient plus tard. Lucie fixe sa chaussure orpheline de boucle et tente de cacher son pied gauche derrière le droit. Barnabé l'a aperçue, saute de sa voiture, ferme les portes à clef en emportant son autoradio, marche rapidement vers elle, poings et sourcils joints. Il baisse la tête, à cause du vent qui soulève sa longue mèche frontale ramenée vers l'avant dans le but unique de cacher sa calvitie, en vain. La visière de frisettes châtaine flotte au vent, dans la même direction que la cravate qu'il porte jaune et fili-forme sur une chemise grise à col rond, sous un gilet bordeaux. Aux pieds, des mocassins à glands. Il sent un parfum à la vanille. Immonde. Cet

homme est un sommet d'horreur et pourtant Lucie tient à lui comme un pou à la tête d'un teigneux. Cette nuit, elle a rêvé qu'il la surprenait devant le miroir et chuchotait : « Je te quitte, Mocheté. » Et pourtant, la Mocheté, c'est lui, ce visage délavé aux arêtes vives.

Il effleure sa joue d'un baiser bâclé et l'entraîne par le col dans l'allée de l'immeuble. Pour ne pas attendre l'ascenseur, il monte l'escalier quatre à quatre. Il va trop vite, Lucie s'arrête, lui tire la manche pour la caresse quotidienne. Rien. Au sixième étage, elle sort ses clefs. Le cerveau de Barnabé fonctionne à plein rendement, il a failli causer un carambolage sur la route à force de réfléchir à la façon dont il allait annoncer à Lucie leur rupture. Il avait laissé entendre à ses parents qu'il se marierait avec et ils avaient dit : « On verra. » C'est sa première maîtresse. On ne laisse pas choir sans scrupule sa première maîtresse, ne serait-ce que pour la reconnaissance du ventre. Avant elle, il n'avait que le recours d'un gant de toilette fourré aux nouilles al dente pour assouvir quelque pulsion condamnable.

À l'École supérieure d'expertise comptable, il a rencontré une étudiante en kilt et mocassins lustrés avec un béret écossais sur un carré de cheveux blonds. Il se sent aimanté. Il veut fornicuer avec le kilt. Il pousse Lucie dans sa chambre chinoise, réprime un écœurement profond pour cette déco chargée, prend sa respiration et déballe d'un trait la jeune fille à kilt, la nausée pour les rapports sexuels avec elle et la couleur lie-de-vin des chaussures rafistolées avec une épingle de nourrice.

« Mais tu es toute ma vie ! grogne-t-elle.

— Comment tu peux dire ça à dix-huit ans ? »
Sur ce, il s'en va en claquant la porte.

Lucie ne court pas à sa suite dans l'espoir de le ramener à de meilleures intentions. Elle le laisse filer, au contraire. Non, il n'est pas toute sa vie, juste la canne d'un aveugle. Elle a envie de regarder la R5 s'éloigner mais la fenêtre est hors d'atteinte, un épais brouillard la paralyse et donne à ses gestes un côté empesé, elle sursaute, piquée de milliers d'aiguilles incandescentes.

Il a caché à la jeune fille au kilt l'existence de Lucie. Trois ans envolés en fumée. Trois ans pour rien. Elle s'endort avant d'atteindre la fenêtre.

C'est un rêve trouble qui vient à elle. Une carte géographique qui s'ouvre sur une foule animée au moment où l'avion pique du nez. C'est la Chine. Ou plutôt, un bal masqué en Chine. Un festival de loups et de voilettes virevoltent au-dessus des rires et des pépiements. Lucie suit le mouvement, d'un coup d'ailes de chauve-souris. Mais au détour d'une rue, une machine à écarteler fonce sur elle. Et voilà. Que faire à présent ? Aucune idée, aucun désir, c'est un drame, ça, ne pas savoir quoi faire de sa peau.

Anselme et Rose Zemour rentrent chez eux, les bras chargés de sacs plastique from Auchan. Madame libère ses cheveux auburn du foulard noué à la façon iranienne, et essuie son rouge à lèvres mat d'un revers de la main. Elle n'aime pas le contact de la pâte sur sa bouche mais, quand elle est de sortie, essaie tout de même de se faire jolie. C'est une petite femme aux seins timides et cuisses douces, avec des cils en éventails qui font